

trop d'ailleurs quel intérêt peut avoir votre journal à soutenir des absurdités.

— Comment, quel intérêt ! mais celui de varier nos plaisanteries et d'être tous les jours piquants. En nous moquant aujourd'hui de la vieille littérature, nous avons un fonds inépuisable de bons mots à faire tomber sur les vieux académiciens ; quand ce genre classique sera anéanti, et que nous aurons porté très haut la nouvelle école, les jeunes gens qui la composent, feront nécessairement des extravagances d'un genre nouveau ; ils fouleront aux pieds toutes les règles du bon sens ; ils manqueront de goût, de décence, de morale ; et alors, nous tournerons contre eux les armes qui les ont défendus. Cela est si vrai, que je vais au premier jour commencer les hostilités contre la *littérature chèvre*.

— Mais, qu'arrivera-t-il de tout cela ? c'est que vous n'aurez à l'avenir ni ancienne ni nouvelle littérature.

— Vous n'aurez plus que les petits journaux, et il faut que vous n'ayez que cela pour former votre esprit. Le génie qui domine à nos rédactions a un but encore plus élevé ; nous espérons bien, à force de ridicule, rapetisser tous ces grands intérêts qui agitent maintenant les

hommes. Que nous font à nous des constitutions, des lois, un gouvernement ? Nous ne voulons, nous, qu'un mouvement général dans la société, qui nous offre de nouveaux traits à la satire. L'ordre et la raison nous tueraient infailliblement. Pourquoi recherche-t-on notre journal ? parce qu'on y trouve un aliment à des passions. Maintenant, nous poursuivons le gouvernement, nous livrons au mépris tous les ministériels ; mais, aussitôt que la chance cessera d'être favorable aux hommes du mouvement, eh bien, mon cher ami, nous rentrerons dans la bonne voie jusqu'à ce qu'un nouvel événement nous en fasse sortir pour le plus grand avantage de notre spéculation. Nous devons tout dire et tout faire pour avoir des abonnés. Les abonnés donnent de l'or, et au temps où nous vivons, il ne faut que de l'or pour être heureux et considéré.

— Moi, jusqu'à ce jour, j'avais cru le contraire. Je m'imaginai qu'une vie irréprochable...

— Une vie irréprochable ne vaut pas une once d'or.

— Mais pourtant, l'homme d'honneur qui se respecte...

— Mourra de faim s'il n'a pas d'or.

— Tu n'as donc pas de religion politique ? car

enfin, il faut une opinion, et la raison est d'un côté ou de l'autre.

— Elle est toujours du côté de l'or.

— Combien tu m'étonnes ! moi qui te croyais le plus zélé patriote, et même un peu républicain...

— Tu peux ajouter constitutionnel, henriquiniste, et Saint-Simonien si j'y trouve de l'argent à gagner. Ah ! mon cher ami, que tu me laisses encore de préjugés à déraciner de ta pauvre tête ; mais j'y parviendrai ; et j'espère bien qu'un jour mon élève surpassera son maître. L'article que tu as fait hier, quoiqu'il me contrarie très-fort, me donne sur toi les plus grandes espérances ; non, je ne ferais pas mieux moi qui m'en pique ; aussi c'est cet article qui me détermine tout à fait à te faire partager mes plus secrets travaux. Commence d'abord par prendre ces vingt louis dont tu peux avoir besoin, nous compterons à la fin du mois. Je te le répète, j'ai juré de faire ta fortune et tu peux m'en croire, car tu nous aideras bien à faire la nôtre, et, comme le dit Figaro, *mon intérêt te répond de moi*. — Maintenant je viens au fait ; voici une liste de quelques députés et de plusieurs hommes d'état qu'il faut châtier rudement dans nos premiers numéros. J'ai mis des com-

mentaires à chaque nom, qui t'indiqueront la manière dont il faut les livrer au ridicule ; ton esprit fera le reste ; d'ailleurs il ne s'agit pas de frapper juste, mais de frapper fort. Adieu, mon cher Alfred, je t'ai mis sur la route de la fortune, c'est à toi maintenant de faire ton chemin... » A ces mots il me quitta, et me laissa tout surpris et même épouvanté de ses odieux principes et de l'emploi qu'il me destinait.

Après son départ je restai tout pensif, je ne sais quel sentiment régnait dans mon cœur ; mais je me trouvai tout mécontent de moi-même ; il me semblait qu'en acceptant l'or qu'il m'offrait et que je devais gagner, je faisais une mauvaise action ; cette idée me tourmenta toute la journée. Après mon dîner, j'allai me promener sur les boulevards pour rêver au genre d'épigrammes que je devais lancer à des gens qui m'étaient inconnus. En vain je ramenaï ma pensée sur l'objet de ma rêverie, j'en étais aussitôt détourné par un sentiment que je ne puis exprimer, il me semblait enfin qu'on me payait pour faire une mauvaise action. Tout en m'occupant de ce travail, le hasard me conduisit tout près de la maison de mon ami le conseiller d'état, que, depuis mes malheurs et mes folies, j'avais complètement délaissé. Arrivé à sa porte, il me prit une palpitation causée par mes souvenirs. La

belle-sœur de mon ami, une jeune personne charmante, m'avait fait éprouver l'amour le plus vif et le plus secret. Si elle devina l'état de mon cœur, au moins n'ai-je pas à me reprocher de le lui avoir découvert. Hélas ! sans le vouloir, sans le savoir, mon aimable Cécile était devenue la cause de ma perte ; après ma rupture avec cette actrice qui me parlait si bien morale, je m'étais montré très-assidu dans la maison de mon ami ; comme on ignorait mes erreurs, et que l'on me croyait encore riche de mon patrimoine, j'espérais que, protégé par le hasard, je pourrais recouvrer ma fortune entière, et par amour, je devins le joueur le plus effréné. Mon lecteur sait déjà quel fut le résultat de cette dernière folie, et que, honteux de ma misère, je m'éloignai pour jamais de la société.

Cependant, ce soir-là, je me trouvais si près de la maison du baron de B*** que je ne pus résister au désir d'apprendre des nouvelles de la famille. Comme j'étais vêtu d'une manière à me présenter partout, je n'hésitai plus à monter l'escalier ; ne rencontrant personne dans l'antichambre pour m'annoncer, j'ouvris la porte du salon. Quel spectacle s'offrit à mes yeux ? je trouvai toute cette bonne famille dans le désespoir. Un ancien militaire ; le vieux père de madame B*** infirme, goutteux, cloué sur son fauteuil,

s'agitait en s'écriant avec fureur : — « Et je ne tirerai pas vengeance de cet infâme journaliste ! — Oh mon père ! disait la jeune baronne, calmez-vous, je vous en prie, vous allez encore augmenter vos souffrances.

— Ah ! si mon frère était ici ! s'écria la jeune Cécile en s'approchant de moi, il nous vengerait de cette atroce calomnie.

— Oh ma sœur ! que parles-tu de notre frère ? quoi ! compromettre sa vie contre des calomnieux ?

— Mais de quoi est-il donc question ? m'écriai-je à mon tour.

— Tenez, lisez, me dit Cécile en m'attirant dans un coin de l'appartement. Nous ne sommes point abonnés à cet affreux journal, eh bien, par un raffinement de barbarie, on a eu l'insolence de nous envoyer ce numéro, afin de ne pas nous laisser ignorer le coup qu'on nous portait. » Elle me présenta alors le journal, et je reconnus tout de suite celui auquel je m'étais engagé, celui-là même qui contenait mon article sur la pièce nouvelle. Ah ! pourrai-je vous exprimer, cher lecteur, quel fut mon trouble, ma honte . . . En prenant le journal des mains de ma Cécile, je tremblai, la rougeur couvrit mon front, et je suis convaincu que toute autre personne qu'une jeune fille aurait pu me croire le

coupable. En lisant l'odieux article qui jetait toute cette famille dans la douleur, j'en eus bientôt reconnu l'auteur. Je me rappelai la vengeance qu'Édouard méditait contre une femme estimable qui n'avait pas voulu l'admettre à ses concerts. Quand j'eus fini la lecture de cet infâme article, il me prit un tremblement si excessif, mes lèvres pâlies s'agitèrent avec une telle expression de colère, que la jeune personne s'en effraya, et courut vers sa sœur en lui disant : « Ah ! ma chère amie, retiens Alfred, je vois ce qu'il va faire. » Moi, sans attendre de réponse, je balbutiai d'une voix troublée par toutes les émotions pénibles que j'éprouvais : — « O femme de mon ami ! femme aussi bonne que respectable ! je m'empare de tous les droits de votre frère, vous serez vengée. » Cela dit, je disparus avec une promptitude qui ne permit à personne de m'arrêter.

Je parcourus l'espace qui me séparait de la maison d'Édouard, avec la rapidité d'un homme qui a perdu l'esprit ; aux yeux des passants, je devais avoir l'air d'un véritable fou, tant la colère m'agitait. Oh ! quand je réfléchissais surtout que j'avais pu consentir à devenir le complice d'un pareil homme, il me prenait des mouvements de rage. J'arrive enfin à la maison d'Édouard ; je m'attendais bien à ne pas l'y trou-

ver, à cette heure il était toujours absent, mais je voulais savoir où je pourrais le rencontrer. Son domestique que j'interrogeai à cet effet, me dit qu'il ignorait où son maître avait dîné, et qu'il ne croyait pas que, ce jour-là, je pusse le rejoindre à aucun spectacle. Après avoir été quelque temps à me remettre de mon trouble, je pris un parti plus sage, ce fut celui d'écrire à mon digne ami la lettre suivante :

Monsieur,

« Je rentre chez vous pour la dernière fois, et j'y rentre l'âme indignée.

« En acceptant la proposition que vous m'avez faite de travailler à votre journal, j'ai plutôt considéré la position misérable dans laquelle mes extravagances m'avaient conduit, que le genre de travail auquel vous me destiniez. Jusqu'à ce jour, je n'avais vu dans votre entreprise littéraire qu'un moyen spirituel et léger de venger la morale et le goût, en corrigeant les méchants, et en ridiculisant les sots. Maintenant, votre journal s'offre à mes yeux sous un tout autre aspect ; il n'est plus que l'écho perfide d'un parti, qu'un dépôt d'injures, de mensonges et de calomnies. Vous avez abandonné vos joyeux attributs ; et si vous agitez encore quelquefois les grelots de la folie, c'est afin d'étouf-

fer les plaintes des malheureux que vous faites. Au trait de l'épigramme vous avez substitué un fer aigu, vous ne piquez plus, vous poignardez; rien n'est sacré pour vous, ni le rang, ni le sexe, ni l'âge. Les services rendus à la patrie sont oubliés, le caractère le plus noble est lâchement outragé; quand vous n'osez pas attaquer l'honneur, vous humiliez la personne, vous la punissez des torts de la nature en lui reprochant sa laideur; vous pénétrez dans sa famille, vous calomniez jusques aux femmes... Vous faites enfin tout ce que la loi défend, et vous le faites lâchement... car vous vous mettez à l'abri sous le voile de l'anonyme, et de la crainte qu'éprouve toujours un honnête homme à se commettre avec des méchants.

« Je sais, monsieur, que ce langage dans ma bouche doit vous surprendre. Vous n'avez toujours vu dans moi que le joyeux compagnon de vos folies; et, dans nos orgies, parce que je me livrais à ma gaieté naturelle, et parce qu'en discourant avec vous, je ripostais à une épigramme par un trait de satire, vous avez imaginé qu'il ne devait y avoir dans mon cœur ni morale ni probité. Convaincu de cette idée, vous vous êtes dit: Achetons cet esprit pour quelques habits et quelques écus, et employons-le à perdre, à flétrir, à déshonorer les plus honnêtes gens de la

société. Vous en avez agi avec moi comme un chef de brigands, qui, après avoir recueilli un jeune misérable encore novice dans son métier, le protège, l'instruit et l'arme, et lui dit après: *Va, sous ma direction, assassiner sur les grands chemins.*

« Ne vous révoltez pas, monsieur, de cette comparaison, car je mets un assassin des grands chemins bien au-dessus de vous; celui-là du moins risque sa vie pour attaquer; et l'on peut l'éviter en prenant des précautions, en ne marchant pas la nuit; et puis, le brigand ne vous prend que votre or; et vous, c'est à l'honneur que vous en voulez. En vain vous me direz: la loi peut vous défendre; non, la loi ne fait que punir le calomniateur; mais elle n'efface pas la trace de la blessure; et cette loi même protège si peu, que lorsqu'on l'implore et qu'elle agit, elle devient un nouvel attentat au repos de la victime.

« Vous allez me demander, monsieur, quelle est la cause qui m'a fait changer si subitement d'opinion sur votre journal, et qui me fait vous écrire sur ce ton injurieux et provoquant. Cette cause, vous la devez au hasard heureux qui m'a sauvé du précipice où vous m'entraîniez, en me révélant l'un des crimes que vous commettez tous les jours... A ce mot crime, je vous vois sourire... Eh quoi, des plaisanteries, dites-vous,

de malignes interprétations, un trait d'épigramme sur monsieur un tel ou madame une telle, sont des crimes? Oui, vous répondrai-je, car vos malignes interprétations peuvent porter la défiance dans un ménage, le désespoir dans une famille; et cela seul est un délit qui appelle la vengeance: où il y a vengeance, souvent il y a mort; où il y a mort, il y a crime.

« La suite de ma lettre va vous prouver ce que j'avance. Vous avez calomnié une femme que vous ne connaissez pas, dont le mari vous déplaît, parce qu'il n'a pas votre opinion politique du moment; car vous me l'avez dit vous-même, vous en changez selon les circonstances; mais que dis-je, vous n'avez d'opinion sur rien, ou plutôt vous n'en avez qu'une seule, celle de vous procurer de l'or, et, pour y parvenir, tous les moyens vous sont bons.

« Mais j'en reviens à votre calomnie sur la respectable madame de B^{***}. Vous ne pouvez nier que vous en soyez l'auteur; car au dîner de la réunion vous avez annoncé, sans nommer votre victime, tout le mal que vous alliez faire. Réjouissez-vous, monsieur, tous vos coups ont porté. J'ai trouvé la famille de madame de B^{***} dans le désespoir; j'ai entendu lancer sur votre tête les malédictions d'un vieux militaire impotent. J'ai vu une jeune femme irréprochable verser

des pleurs causés par la crainte que produirait sur le public une pareille attaque à sa réputation.

« Vous avez osé dire dans votre dernier numéro que vous aviez vu à l'un des petits spectacles du boulevard madame de B^{***} tête à tête avec un beau jeune homme à moustache, se cachant au fond d'une loge grillée. Vous avez appuyé cette calomnie de tous les commentaires qui peuvent éveiller les soupçons du public et de tous les mots piquants qui peuvent humilier un mari et le blesser dans son honneur. Vous avez fait enfin, pour satisfaire votre haine politique et votre ressentiment contre madame de B^{***}, tout ce qu'il y a de plus vil et de plus bas. Eh bien! monsieur, jugez-vous maintenant: ce beau jeune homme à moustache est le propre frère de madame de B^{***}.

« Vous ne doutez pas que si ce frère n'eût point été obligé de rejoindre son corps, que s'il était en ce moment à Paris, il ne vint vous demander satisfaction de cet outrage. A son défaut, c'est moi qui remplirai ce devoir. L'estime dont m'honore cette bonne famille, l'attachement et le respect que je lui porte, tout me fait un devoir de la venger, et je la vengerai. C'est vous dire, monsieur, que j'aurai votre vie ou que vous aurez la mienne.

« Mais en attendant que vous m'avez indiqué le lieu et l'instant de notre rencontre, je cours au journal rétracter en votre nom l'injure odieuse dont vous vous êtes rendu coupable. Triste moyen qui ne réparera qu'à demi le mal que vous avez fait !

« Maintenant je n'ai plus besoin de vous dire que je renonce à l'infâme emploi que vous m'avez donné... En littérature, je veux bien que l'on soit spirituel et malin ; mais je ne concevrai jamais qu'un honnête homme puisse consentir à remplir le vil métier d'un journaliste qui, par intérêt, se fait méchant, lâche, et calomniateur.

« Avant de quitter votre appartement, je dépose dans l'un des tiroirs de votre bureau tout l'argent que vous m'avez avancé. Je dépouille de même les habits élégants dont vous m'avez couvert. Je reprends mes haillons et ma misère, et je retourne chez mon écrivain. C'est là, monsieur, que j'attends votre réponse. Elle sera, je l'espère, conforme au désir de vengeance qui me possède. Vous me l'accorderez cette satisfaction qui m'est due, ou vous aurez tout à craindre de ma haine et de mon mépris pour vous. »

Cette épître ne m'attira du lâche et misérable Édouard que cette réponse.

« Pauvre Alfred ! que je te plains ! avec tes principes tu mourras à l'hôpital. Quant aux

« suites des erreurs qui peuvent se glisser dans
« mon journal, adresse-toi, si cela te convient,
« au gérant responsable.

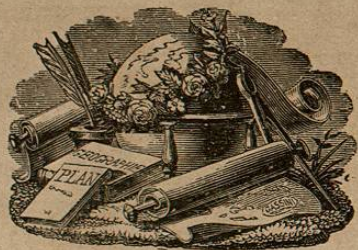
« ÉDOUARD. »

Confondu de tant de lâcheté, je remis au lendemain la visite que je me promettais de lui faire ; mais ce jour même l'événement le plus inattendu changea subitement ma fortune. Un homme de lettres, puissant dans l'état, dont j'avais précédemment copié un important ouvrage sur l'histoire, et auquel j'avais osé faire remarquer, par une note détachée, une grande erreur (il s'agissait d'un fait qu'il avait avancé et qui se trouvait démenti par deux historiens contemporains que je citais), est devenu la cause de mon bonheur présent. Ce savant recommandable, éclairé par la justesse de mes observations, me fit prier de passer chez lui.

Je m'empressai de me rendre à son invitation. Après s'être entretenu long-temps avec moi, et avoir entendu l'histoire de ma vie, il approuva ma conduite avec Édouard. — « Mais, ajouta-t-il, il ne faut pas, mon jeune ami, que pour quelques hommes qui déshonorent l'utile emploi de journaliste, vous jugiez trop sévèrement tous ceux qui travaillent à des écrits périodiques. Comme presque tous les gens de lettres, j'ai commencé ma carrière par écrire dans les jour-

naux, et j'ai toujours eu pour confrères les hommes les plus recommandables. Presque tous sont devenus mes amis, ils pourront aussi devenir les vôtres. Je vais vous associer à leurs travaux, dans une feuille qui jouit de l'estime publique. C'est là que vous commencerez à faire connaître vos talents, et à mériter l'emploi que je pourrai bientôt vous faire obtenir. Cet emploi, en vous donnant des droits à la main de votre Cécile, vous prouvera en même temps qu'avec l'amour du travail, un esprit juste et un cœur droit, un jeune homme peut toujours réparer les folies de sa jeunesse. »

ALEXANDRE DUVAL.



CONSTANTINOPLÉ ET PARIS,

PAR MM. MICHAUD ET A. BAZIN.